

Dans ma vie actuelle, ma conscience est-elle
éveillée ou bien endormie ?

Terminales L et S

23 janvier 2016

Table des matières

7	Le pardon	2
7.1	Le pardon chez Vladimir JANKÉLÉVITCH	2
7.1.1	L'usure temporelle	3
7.1.2	L'excuse	4
7.1.3	La liquidation	5
7.1.4	L'« <i>Acumen Veniae</i> », le véritable pardon	5
7.1.5	JANKÉLÉVITCH et son impossibilité de pardonner aux allemands	8
7.2	Critique de NIETZSCHE par Max SCHELER	8
7.2.1	L'amour grec	9
7.2.2	L'amour chrétien	10
7.2.3	L'amour de l'humanité	12
7.3	Le pardon chez Hannah ARENDT	13
7.4	Les conseils de Jean MONBOURQUETTE	15

Introduction

Je remets ici le plan du cours que nous avons déjà bien commencé par l'intermédiaire de différentes mindmaps. Je ne complète pas les différentes sections, j'indique simplement leur titre. Merci de vous reporter aux mindmaps qui sont en ligne. Je mets en revanche par écrit ce que je vous ai dit sur le pardon et la suite.

1. Définition de la conscience
2. La conscience morale
3. La conscience psychologique
4. La syndérèse
5. Présentation du problème
6. Le ressentiment

7 Le pardon

La force qui s'oppose au ressentiment, c'est le pardon. Si nous voulons retrouver en nous la lumière naturelle de la syndérèse, il nous faut apaiser nos ressentiments. Seul le pardon peut faire cela. Or, même si cela peut s'avérer difficile voire hors de notre portée, nous pouvons choisir de cheminer vers le pardon par nos actes. Cela ne veut pas dire que nous arriverons seul à pardonner les blessures subies trop douloureuses, mais déjà, en cheminant vers cet horizon du pardon, nous modifions petit à petit notre propre personnalité, et principalement l'impact que le ressentiment peut avoir sur elle. C'est déjà beaucoup !

Maintenant, pour pouvoir suivre ce chemin vers le pardon et avoir le désir et le courage de partir en pèlerinage vers lui, encore faut-il bien comprendre de quoi il s'agit et pourquoi il est si important. Nous verrons d'abord avec Vladimir JANKÉLÉVITCH qu'il faut distinguer le pardon véritable, l'« *acumen veniae* », des faux-amis du pardon. Puis avec Hannah ARENDT, nous verrons pourquoi il s'avère essentiel pour embellir notre vie et celle de nos relations humaines. Enfin avec Jean MONBOURQUETTE, nous aurons quelques conseils pour réussir à cheminer concrètement dans nos vies sur le chemin du pardon.

7.1 Le pardon chez Vladimir JANKÉLÉVITCH

En 1967, Vladimir JANKÉLÉVITCH publie *Le Pardon*, un livre qui se propose de discerner cette notion difficile à penser. Pour ce faire, il va commencer par mettre en évidence 3 faux amis du pardon pour enfin fournir une définition du pardon véritable qu'il désigne par l'expression latine : « *acumen veniae* ». les 3 faux amis sont les suivants :

- L'usure temporelle ;
- L'excuse : quand comprendre, c'est pardonner ;
- La liquidation, le « bon-débaras ».

Voyons maintenant de quoi il s'agit.

7.1.1 L'usure temporelle

Il y a ici deux sortes d'usure temporelle, l'une qui correspond à l'oubli, l'autre qui correspond à la notion d'intégration.

L'oubli Avec le temps qui passe, la douleur de l'offense diminue. Cela peut prendre du temps, mais petit à petit, elle s'atténue. Tant et si bien que nous pouvons en venir à oublier ce qui s'est réellement passé. Ce n'est pas le pardon véritable car cela n'est possible que dans l'indifférence grandissante vis à vis de l'offenseur, comme s'il était peu à peu mort pour nous. Il n'est pas dit par ailleurs que cet oubli soit une disparition totale de la douleur. Il est possible que ce soit un oubli conscient là où la blessure vient inconsciemment grossir un réservoir intérieur de ressentiment.

Certes, le temps qui passe peut faciliter le pardon, mais l'oubli risque d'empêcher le pardon véritable d'advenir.

L'intégration Par cette notion JANKÉLÉVITCH désigne le mouvement qui peut se faire avec le temps qui passe où l'épreuve fait apparaître des fruits positifs dans notre vie. La douleur, l'épreuve sont intégrées, digérées. La blessure bien réelle, et bien douloureuse aussi, a petit à petit pris un sens dans ma vie. Elle m'a transformé positivement. Les fruits de l'épreuve sont meilleurs que l'épreuve elle-même : j'ai grandi, je me suis amélioré. Cela correspond un peu à cette phrase de NIETZSCHE : « ce qui ne me tue pas, me rend plus fort ».

Maintenant dans cette intégration, là encore, l'offenseur n'a plus de réelle importance pour moi. Je ne me soucie pas de lui vraiment, il a été l'occasion de permettre ma transformation. Ce qu'il devient ne me touche pas, je suis indifférent à son devenir. C'est là encore comme s'il était mort pour moi. En un sens, cela peut être un processus positif qui me permet de me remettre de l'épreuve. Cela suppose cependant que les fruits de cette épreuve soit sucrés et non amers. Ce n'est pas toujours le cas. Il y a un risque de voir derrière le goût sucré une amertume restée sous forme de ressentiment qui s'accumule peu à peu. C'est là qu'il y a une double injustice dans le fait d'être une victime innocente : non seulement je souffre injustement, mais en raison de mon désir de survivre, je puis me transformer en égoïste par nécessité d'intégrer, de digérer, cette souffrance. Double punition injustifiée : douleur puis aigreur de l'égoïsme.

Croire que le temps suffit à pardonner, c'est une erreur. Le temps a sans doute pouvoir sur les effets de l'offense bien que ce soit fonction de la gravité de l'offense, mais il n'a pas de pouvoir sur le fait de l'offense. Nul ne peut faire que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé : la vie n'est pas une partie d'un jeu vidéo, nous ne pouvons par la recommencer à zéro ou reprendre là où on l'avait sauvegardée. L'oubli et l'intégration risquent de négliger cette irréversibilité de l'offense.

7.1.2 L'excuse

Il y a deux sortes d'excuse : l'excuse totale et ce que JANKÉLÉVITCH appelle l'« excuse partitive ».

L'excuse totale Cela revient à essayer de comprendre les circonstances qui expliquent pourquoi l'offenseur a pu agir ainsi. En comprenant que c'est tout un réseau de causes, de souffrances passées non surmontées, on finit par voir l'autre comme une marionnette des événements. Il perd sa culpabilité bien qu'il puisse garder sa responsabilité. Il est responsable quand il est capable de *répondre* de ses actes, de les expliquer, de donner les différentes causes qui l'ont poussé à agir ainsi. Il est coupable quand il a choisi d'agir ainsi malgré les causes et qu'il l'a fait en ayant conscience de faire du mal. Le danger de l'excuse totale, c'est de ne pas reconnaître la méchanceté de l'autre. En agissant ainsi, cela peut aussi diminuer la reconnaissance de la douleur de l'offense, la relativiser. Dans ce cas, le pardon n'est pas vraiment utile, la justice seule suffit.

Dans certains cas, l'excuse totale peut être adéquate par rapport à la réalité. Il serait cependant dangereux de chercher toujours ce type de raisonnement car dans certaines circonstances, il y a bien méchanceté réelle et blessure grave injustement subie. À trop chercher l'excuse on rabaisse à la fois la responsabilité et la culpabilité de l'offenseur mais on risque aussi de trop relativiser la douleur subie de l'offensé. Le pardon véritable reconnaît l'offense, reconnaît la responsabilité et si c'est ce qui convient, reconnaît la culpabilité.

L'excuse partitive Elle intervient quand on n'arrive pas à déterminer toutes les causes antécédentes, quand il y a « bénéfice du doute ». Il est possible que l'offenseur ne soit pas vraiment coupable de ses actes en raison d'un réseau de causes et de conséquences difficile à déterminer clairement voire impossible à déterminer. La méchanceté de l'offenseur n'est pas entière et c'est sans doute plus l'ignorance qui le caractérise. Alors, par réalisme et par souci de ne pas rester tourné vers le passé, on accepte de l'excuser. Cela peut cacher une indifférence à son égard, ou une volonté de tourner la page

malgré tout. Il n'est pas sûr que tout ressentiment disparaisse définitivement en agissant ainsi.

Dans les deux cas, c'est croire que « comprendre, c'est pardonner », comme si la raison pouvait avoir un pouvoir suffisant sur notre affectivité ! C'est trop souvent manquer de réalisme, même si cela peut être un moment nécessaire sur le chemin du pardon. Le véritable pardon peut avoir besoin d'une compréhension de l'intelligence pour pouvoir se faire, mais c'est avant tout une affaire de cœur : il concerne plus les émotions, les sentiments et la volonté que le simple travail de la raison.

7.1.3 La liquidation

Vladimir JANKÉLÉVITCH appelle *liquidation*, cette sorte de « bon-débarras » qui consiste à « pardonner » pour se débarrasser soi-même du poids du ressentiment. C'est un pardon donné sans qu'il en coûte. C'est un pardon sans sacrifice. Il fait comme si la faute n'avait pas existé. Il essaie de précipiter l'usure temporelle pour en finir plus vite avec le ressentiment. La liquidation partage avec le vrai pardon la gratuité mais non pas celle du rapport à l'autre. Dans la liquidation, c'est avant tout à moi et à ma survie, à ma vie, que je pense. C'est en réalité une démission par rapport à la justice et à la vérité, car s'il y a véritablement eu blessure injustifiée, il faut la reconnaître à la fois comme blessure et comme injustice subie. Le véritable pardon reconnaît la blessure et l'injustice. Voilà ce que dit précisément JANKÉLÉVITCH à ce sujet :

« S'il n'y a pas d'autre manière de pardonner que le bon-débarras, alors plutôt le ressentiment ! Car c'est le ressentiment qui impliquerait ici le sérieux et la profondeur : dans le ressentiment, du moins, le cœur est engagé, et c'est pourquoi il prélude au pardon cordial ».

7.1.4 L'« *Acumen Veniae* », le véritable pardon

Le vrai pardon diffère de la rancune, de la pure gratitude et de l'ingratitude :

— La rancune, c'est rendre le mal pour le mal : elle appartient à la sphère de la vengeance. Remarquons qu'il existe 2 types de vengeance : la vengeance parcimonieuse qui correspond dans la culture juive à « la Loi du Talion », « œil pour œil, dent pour dent », on l'appelle aussi dans la culture grecque, la « Loi de Radamante ». À côté d'elle, il y a la vengeance démesurée, l'« *hubris* » des grecs, ou la vengeance de LAMEK, le fils de CAÏN :

« Ada et Çilla, entendez ma voix, femmes de Lamek,

écoutez ma parole : j'ai tué un homme pour une blessure,
un enfant pour une meurtrissure. C'est que Caïn est vengé
sept fois, mais Lamek, septante-sept fois ! »

Gn, 4, 23-24

- La gratitude, c'est rendre le bien pour le bien. C'est une bonne chose, mais il y a là toujours un souci d'abord de soi ;
- L'ingratitude, c'est de rendre le mal pour le bien. Définie ainsi, elle apparaît pire que ce qu'on en dit souvent. J'imagine que dans le langage courant, l'ingratitude c'est de ne rien rendre pour le bien fait. Ici, c'est bien pire : c'est faire du mal à celui qui nous a fait du bien. Cela semble d'une méchanceté rare, mais malheureusement cela arrive plus souvent qu'on ne pense en raison de notre ressenti-ment. Sous l'influence des illusions produites par nos ressentiments, nous pouvons rendre du mal à ceux qui nous font du bien car nous ne voyons pas vraiment le bien qu'ils nous font, soit nous défor-mons leurs actions par le prisme déformant de nos illusions, soit nous voyons d'abord ce qu'ils ne nous donnent pas : nous sommes emportés par nos frustrations et nous finissons par ne plus voir ce qu'ils nous donnent vraiment.
- Le pardon, c'est rendre le bien pour le mal. C'est refuser de rentrer dans l'imitation de l'offenseur. « Tu m'as fait injustement souffrir, je refuse de t'imiter et par là de te ressembler ». Dit ainsi, c'est encore une sorte d'intégration : « je ne veux pas te ressembler, je rejette ta manière d'être, et je préfère agir autrement que toi ». Le véritable pardon va plus loin, ce n'est pas seulement rejeter sa manière d'être, mais me tourner vers lui pour susciter une nouveau départ positif dans notre relation. Cela ne veut pas dire que cette nouvelle relation se fera forcément dans la proximité : parfois seul l'éloignement reste crédible.

Par ailleurs, on peut discerner dans le véritable pardon 3 caractéris-tiques principales :

1. C'est **un événement daté**, c'est une décision de ma volonté qui s'incarne dans un acte précis qui s'inscrit dans le temps. Je peux donc me souvenir de la date de cette action, l'offenseur aussi ;
2. C'est **un don gracieux**. Bien que ce don ait des conséquences sur moi et mon ressentiment qu'il va contribuer à faire disparaître, je ne le fais pas d'abord pour moi, mais d'abord pour l'autre, gratui-tement, sans attendre un quelconque retour de sa part, une quel-conque reconnaissance. Évidemment, en l'absence d'impact sur la manière dont l'autre se comporte, je risque de nouveau d'être blessé par lui, c'est pourquoi le véritable pardon peut se traduire aussi par

une fin de la relation. Il n'y a renouvellement de la relation que si l'offenseur, prenant conscience de son offense, décide lui aussi de la renouveler. Dans certains cas, l'offensé peut faire ce don gracieux malgré l'absence de reconnaissance de l'offenseur, mais cela suppose une grande confiance en soi et une absence de mise en danger pour lui. Dans des cas plus rares, le cas des martyrs, l'offensé peut pardonner à l'offenseur malgré sa grande souffrance : il le fait par don pur appuyé par sa foi en la présence d'un amour qui le dépasse.

3. C'est un **rapport personnel à l'autre**. Dans le véritable pardon, il y a toujours un souci de l'autre qui passe avant le souci de soi. Cela ne veut pas dire que l'on se dévalorise, cela veut plutôt dire que l'on a suffisamment confiance en soi, pour pouvoir donner gratuitement. Il faut sans doute avoir beaucoup été aimé, beaucoup été pardonné, pour pouvoir pardonner ainsi à son tour. Notre bienveillance pour l'autre passe avant notre propre bienveillance, bien qu'en agissant ainsi on fortifie son moi profond, puisqu'il a essentiellement comme vocation d'aimer. Ce souci de l'autre, ne veut pas dire qu'on va tisser une nouvelle relation avec lui, cela peut aussi vouloir dire que la relation peut s'arrêter là, mais qu'on fait un geste pour qu'il ne reste pas tourner vers le mal qu'il a fait, pour qu'il se tourne vers le bien qu'il peut faire à nouveau.

Le pardon ne pardonne pas à l'autre par ce qu'il est pardonnable, cela se confondrait alors avec une sorte d'excuse. Le pardon pardonne à l'autre justement parce qu'il n'est pas pardonnable, et c'est justement **par l'acte de pardon reçu**, que l'offenseur *devient* pardonnable car pardonné.

Pardonner, c'est donc toujours rendre le bien pour le mal. C'est parier sur l'avenir alors même qu'aucune certitude n'existe, pour donner une chance à celui qui nous a fait souffrir de se tourner vers un avenir où à son tour il peut faire le bien. Il peut retrouver le courage de faire le bien car quelqu'un lui a donné une seconde chance alors qu'il ne la méritait pas ! C'est cela l'« *acumen veniae* », le *pardon fou*, c'est accordé le pardon à celui qui ne le mérite pas : il innove, il ressuscite, il fait renaître. C'est voir en l'autre, un être humain qui peut être sauvé, même si on ne sait absolument pas s'il saisira cette occasion.

Le pardon est donc plus méritoire que la gratitude, il est aussi plus difficile que lui. C'est une sorte d'amour à contre-courant, une véritable générosité ! C'est une remise de dette alors même qu'il y avait bien dette. Il procure à la fois pour celui qui le donne, et aussi pour celui qui le reçoit s'il l'accepte, la *joie de la libération* :

« Le généreux renvoie le bien, qu'il n'a pas reçu, au lieu du mal qu'il a reçu ; contre les mauvais procédés de la malveillance il

échange son offre d'amour ; il se rend ainsi capable non seulement de neutraliser l'acte malfaisant, mais de réformer, de transfigurer, de convertir l'intention malveillante ».

Vladimir JANKÉLÉVITCH, *Le Pardon*.

7.1.5 JANKÉLÉVITCH et son impossibilité de pardonner aux allemands

Ce qui est touchant dans ce que nous dit JANKÉLÉVITCH, c'est qu'il voit ce qu'est le pardon véritable mais il reconnaît lui-même après avoir perdu la majeure partie de sa famille à cause des nazis, qu'il n'arrive pas à pardonner aux allemands (et pas seulement aux nazis). Il éprouve encore du ressentiment vis à vis des allemands car ils ont laissé les nazis arriver au pouvoir. Il va le dire à plusieurs reprises et par là, en raison de sa notoriété internationale, il va blesser certains allemands véritablement innocents. Un de ses allemands a eu le courage de lui écrire pour lui dire qu'il comprenait combien il avait le droit d'éprouver du ressentiment mais qu'il n'y était, lui, pour rien. JANKÉLÉVITCH va lui répondre et cheminer grâce à lui, ils vont même aller jusqu'à se rencontrer. À l'aube de sa mort, JANKÉLÉVITCH maintenait encore qu'il n'arrivait pas à pardonner, mais il ajoutait aussi qu'il espérait que sa fille réussirait !

On voit bien là, combien le ressentiment éprouvé est un obstacle au pardon, et combien notre force seule est parfois insuffisante pour faire taire ce ressentiment.

7.2 Critique de NIETZSCHE par Max SCHELER

C'est dans son livre *L'homme du ressentiment* que SCHELER met en place sa critique en reconnaissant que NIETZSCHE a vu des choses essentielles concernant cette notion mais qu'il a complètement méconnu la pensée chrétienne et particulièrement la notion chrétienne d'amour. J'aborde ce sujet à cet endroit et non pas plus tôt car le pardon véritable ne peut se faire que s'il se fait par amour. Or la notion d'amour est plus complexe qu'il n'y paraît. Mal la comprendre peut revenir à ne pas être capable de pardonner. Il me semble donc utile de présenter maintenant les distinctions que Max SCHELER fait concernant les différentes conceptions de l'amour.

Il distingue trois formes différentes d'amour :

1. L'amour grec.
2. L'amour chrétien.
3. L'amour de l'humanité.

Nous allons les étudier maintenant.

7.2.1 L'amour grec

Pour NIETZSCHE l'amour chrétien est « la fine fleur du ressentiment ». SCHELER va montrer qu'il le mesure avec une représentation grecque de l'amour. Il faut dire que NIETZSCHE est en effet un amoureux et un spécialiste de la culture grecque. Comme lui, beaucoup de personnes méconnaissent le renversement inouï que l'occident a opéré dans le passage de la conception grecque de l'amour à la conception chrétienne.

Pour les grecs, l'amour a moins de valeur que la logique, la loi, la justice, la mesure, etc. En un mot, il a moins de valeur que tout ce qui est rationnel. Il se conçoit comme quelque chose qui vient de notre sensibilité, de nos besoins ou de nos désirs. Or pour un grec, avoir besoin de, ou désirer quelque chose, c'est toujours affirmer son manque de plénitude, sa dépendance vis à vis de quelque chose d'autre. Pour un peuple qui recherche avant tout l'*excellence*, c'est donc toujours une sorte de défaut que d'aimer. Défaut de celui qui se sait incomplet, insuffisant, insatisfait.

Même quand ils voient positivement l'amour, comme PLATON peut le faire à certains moments, l'amour n'est alors que cette énergie nécessaire pour que l'homme puisse avoir la motivation suffisante pour progresser vers l'excellence. L'amour n'est pas vu comme don, comme bienveillance gratuite, mais comme motivation pour devenir meilleur que ce que l'on est.

Pour eux, « l'amour est une impulsion, une tendance de l'inférieur vers le supérieur, de l'imparfait vers le parfait, de l'indéfini vers le fini ou le défini, [...], de l'ignorance vers la science¹. »

PLATON dit d'ailleurs que : « Si nous étions des dieux, nous ne connaîtrions point d'amour ». Cela ne semble pas d'ailleurs le déranger outre mesure, les dieux étant plus excellents que nous. L'Être parfait ne comporte plus de tendance, de besoin ou de désir. Il se suffit à lui même. L'amour n'est donc conçu positivement par les grecs que comme un moyen d'accéder à plus de perfection, comme une méthode pour accroître sa motivation pour devenir meilleur dans le sens de progresser vers l'excellence.

Chez ARISTOTE, que l'on prend trop souvent comme un précurseur du christianisme (même des chrétiens font encore cette erreur), Dieu, le premier moteur, est l'être suprême par excellence qui attire à lui par sa perfection toutes les êtres inférieur, cette attirance étant une sorte d'amour au sens de désir d'excellence. Mais ce Dieu, n'a rien à voir avec le Dieu des chrétiens : c'est un Dieu qui n'aime pas, un Être Parfait pour un grec n'a pas besoin d'aimer, ce serait pour lui un abaissement, une diminution de son être, un aveu de faiblesse.

Max SCHELER remarque que :

1. Max SCHELER, *L'homme du ressentiment*, p. 69, NRF Gallimard.

« On n'a pas assez noté à quel point cette conception de l'amour présente d'analogie avec l'**Agon**, le concours pour le prix qui, dans la cité grecque, depuis le gymnase et les jeux jusqu'à la dialectique et la politique, domine si puissamment toute la vie. Les choses mêmes semblent **concourir** entre elles, dans cet *Agon* vers la divinité, dont le prix est incomparable, puisque c'est la participation même à l'Être, à la science et à la possession de l'Être. L'amour n'est ici que la principe dynamique du Cosmos, qui anime ce vaste *Agon* des choses vers la divinité. »

Max SCHELER, Ibid., p. 70.

La notion d'**agon** désigne étymologiquement la « lutte », le « combat » ou la « compétition ». On ne sera pas surpris de voir que NIETZSCHE fait l'apologie de cette notion. Voyez l'article « Agôn » sur wikipédia, il y a des références intéressantes.

On peut aussi remarquer qu'on retrouve cette conception grecque de l'amour dans le processus contemporain de ce qu'on appelle l'**ambition** qui bien souvent s'avère être plutôt de la **cupidité**. Les alliances amoureuses passagères de certains de nos contemporains pour accéder à des situations inaccessibles autrement ne sont que les expressions de cette conception antique de l'amour.

Enfin, et cet important de s'en souvenir, la quête de l'immortalité propre au transhumanisme et toute la concurrence qui va sans doute en découler dans les années à venir, ne font que revenir à cette conception antique de l'**Agon**, cet autre nom que l'on peut donner avec SCHELER à la conception grecque de l'amour. C'est dire l'importance de cette notion !

7.2.2 L'amour chrétien

Tout autre est la conception chrétienne de l'amour. C'est d'ailleurs sans doute pour cela que PAUL DE TARSE fut si mal compris par les grecs quand il alla leur parler à Athènes.

Voilà ce que dit Max SCHELER pp. 70-71 Ibid. :

« L'axiome grec : l'amour est une tendance de l'inférieur vers le supérieur, n'y a plus cours. Tout au contraire, l'amour se manifeste en ce que le noble descend et s'incline vers le roturier, l'homme sain vers le malade, le riche vers le pauvre, le beau vers le laid, l'homme de bien et le saint vers l'homme mauvais ou moyen, le Messie vers les publicains et les pécheurs ; et cela **sans craindre**, comme les anciens d'y perdre ou de se souiller, mais avec l'assurance religieuse que, dans l'acte même de s'incliner,

de consentir à cette attirance de l'inférieur, de se « perdre », on gagne ce qu'il y a de plus haut, qui est de devenir semblable à Dieu. [...] Dieu n'est plus, pour l'amour des choses, cette fin, immobile et éternelle comme un astre, qui meut le monde "comme l'aimé meut l'amant" ; son *essence* même est aimer, servir, et par là créer, vouloir, agir. Le « premier moteur » éternel de l'univers cède la place au « créateur » qui a créé l'univers « par amour ». L'inouï, pour l'antiquité, le paradoxe absolu, en regard de ses axiomes, c'est l'aventure de Galilée² : Dieu lui-même, qui **descend** spontanément chez les hommes, vit comme un pauvre, et meurt sur la Croix de la mort des scélérats. »

On peut être en désaccord avec le christianisme et ne pas croire à ce qu'il dit prétextant qu'un Dieu d'amour ne laisserait pas le mal advenir³, par exemple.

Cependant, il est important pour comprendre la notion de pardon, de s'apercevoir que le christianisme apporte une **nouvelle conception de l'amour** qui n'a rien à voir avec la conception antique, et qui est évidemment en filiation avec la pensée juive. À nous maintenant de choisir quelle conception nous parle plus dans notre vie, cela ne nous oblige aucunement d'ailleurs à nous convertir au christianisme. Un certain nombre d'athées se disent attachés à certaines valeurs chrétiennes sans pour autant devenir chrétiens eux-mêmes. C'est d'ailleurs la position d'Hannah ARENDT qui bien qu'elle reconnaisse l'apport du christianisme se dit « juive athée ».

L'amour chrétien n'est pas un désir de l'inférieur vers le supérieur, c'est un don généreux vers celui qui en a besoin, et c'est de cela qu'il s'agit dans la notion de pardon véritable. Cet amour chrétien n'est pas non plus une certaine quantité d'amour que l'on donnerait à l'autre pour son bien, diminuant ainsi le réservoir d'amour que nous aurions au préalable. Ce n'est pas une quantité, c'est un acte. Plus j'actualise cet acte, plus je suis capable de le pratiquer. Plus j'aime, plus je suis capable d'aimer. Plus je donne de l'amour pour les autres, plus ma puissance d'amour se développe, s'affermit. Loin de me diminuer dans mon être lorsque j'aime, bien au contraire, je l'apaise et le fortifie. Mais paradoxalement, si je le fais pour m'apaiser et me fortifier seulement, cela ne marche plus, car pour qu'il y ait accroissement de puissance d'aimer, il faut justement que je le fasse comme un don pour les autres. D'où cette phrase paradoxale de Jésus en Marc 8, 35 : « Celui qui

2. La région située au nord de l'État d'Israël actuel et non le scientifique qui porte le même nom !

3. Ce faisant, on méconnaît beaucoup la position chrétienne concernant l'existence du mal, et on risque fort de faire de graves contresens. Pour ceux qui voudraient vraiment connaître la position chrétienne, qui est d'ailleurs très subtile, je recommande la lecture du livre de Laurent SENTIS, « Saint Thomas D'AQUIN et le mal », aux éditions Beauchesne.

voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi et de la bonne nouvelle, la sauvera. »

Il peut paraître surprenant de dire ici « à cause de moi », comme si Jésus était d'une prétention incommensurable ! Mais ne devons-nous pas reconnaître comme le fait Hannah ARENDT dans *Condition de l'homme moderne* p. 304, alors même qu'elle se dit athée, que c'est bien lui qui nous a montré le premier jusqu'où pouvait aller la puissance du pardon ? Ne va-t-il pas jusqu'à dire sur la Croix : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ! » ?

7.2.3 L'amour de l'humanité

Max SCHELER en dit évidemment beaucoup plus sur l'amour chrétien, mais nous n'avons pas le temps de tout dire ici. Retenons cependant qu'il continue en distinguant cet amour chrétien de la conception moderne de l'amour de l'humanité. Dans cette conception moderne mise en place par les philosophes des lumières tels que VOLTAIRE, ROUSSEAU et KANT, il s'agit d'en finir avec la référence religieuse chrétienne (plutôt catholique d'ailleurs), et ne s'appuyer que sur des valeurs purement rationnelles. Ils parlent même de « religion naturelle », dans les limites de la simple raison.

Cette amour de l'humanité, n'est plus l'amour de Dieu, de soi et du prochain. C'est l'amour du concept d'humanité sans lien référé à Dieu. Par là, c'est moins le prochain qui m'intéresse que la sauvegarde de l'humanité, humanité qui finalement aura une définition conceptuelle déterminée même si elle est appelée à évoluer au gré des révolutions intellectuelles. Cela conduit à un paradoxe surprenant où au nom de l'humanité, il devient possible d'abattre des humains comme ennemis de l'humanité. L'apogée de la déesse Raison coïncide d'ailleurs avec les exactions terribles de 1793.

À force d'aimer l'humanité en général, on en oublie d'aimer le prochain qui pense différemment de moi. Et celui qui ose penser différemment de moi en vient même à être désigné sous le doux nom d'« ennemi du genre humain » ou de « brigand ». Il n'y a donc rien de commun en effet entre l'amour de l'humanité et l'amour au sens chrétien de charité vis à vis du prochain. Trop souvent on les confond.

SCHELER remarque aussi que cet amour de l'humanité alors même qu'il se réclame de références purement rationnelles, entraîne dans la pratique le retour à l'affect, au sentiment ou à l'émotion, là où la conception chrétienne plutôt que de le définir comme un affect le définissait comme un acte. On peut alors pleurer devant son poste de télévision devant le peu de respect de l'humanité à l'œuvre dans l'actualité, mais oublier concrètement d'agir vis à vis de nos proches, c'est-à-dire ceux que nous cotoyons au quotidien mais pour qui nous n'avons pas d'affectivité particulière. Paradoxe de notre

modernité où en paroles nous appelons à la solidarité internationale mais en actes, nous nous comportons trop souvent en individualistes.

Nous sommes malheureusement tous un peu voire beaucoup « modernes », et ceux qui prétendraient défendre la conception chrétienne de l'amour sont bien souvent jugés comme « réactionnaires », « conservateurs » ou « passéistes ». Mais y a-t-il eu une époque où la conception chrétienne de l'amour ait été déjà suffisamment réalisée en pratique pour montrer qu'elle ne fonctionnait pas et n'était pas efficace ?

Heureusement, la conception chrétienne a déjà été réalisée au niveau de familles ou de communautés, et elle peut encore aujourd'hui servir d'oasis pour de nombreuses personnes qui souffrent des conditions du monde, mais reconnaissons que l'amour chrétien n'a pas encore été suffisamment incarné dans nos sociétés pour qu'on puisse juger de son impertinence. D'ailleurs ce que les modernes reproches aux prétendus temps catholiques, c'est à bien y regarder, de ne pas avoir été assez fidèles au concept d'amour chrétien, d'avoir été hypocrites plus que fidèles ! Or comme le dit PAUL DE TARSE : « Agapè anhypocritos esti », la charité (l'amour spécifiquement chrétien) ne peut pas être hypocrite ! Sinon ce n'est plus de la charité ou cela n'en est pas encore !

7.3 Le pardon chez Hannah ARENDT

C'est dans son livre *Condition de l'homme moderne* (CDM) qu'Hannah ARENDT aborde la notion de pardon, exactement dans la V^{ème} partie de son livre qui porte sur la notion d'action. Nous aurons l'occasion de mieux comprendre les concepts de travail, d'œuvre et d'action dans le cours sur le travail.

Pour elle, nos actions sont confrontées à deux problèmes : l'irréversibilité de leurs conséquences, et leurs imprévisibilités. Le pardon est justement ce qui permet de défaire l'irréversibilité non pas en revenant en arrière mais en permettant un nouveau départ et les promesses permettent de rendre le monde futur plus sûr en diminuant la part d'imprévisibilité des actions. Pardon et promesses sont donc indispensables dans la conduite des affaires humaines.

Ce que nous essayons de faire dans ce cours, c'est de montrer que lorsque nous voulons développer notre conscience morale ainsi que notre conscience de nous-même, nous sommes confrontés à des entraves la plupart du temps émotionnelles, qui empêchent malheureusement notre plein épanouissement. Pour diminuer l'impact de ces entraves dont l'une des principales est le ressentiment, il nous faut faire appel à des actes suffisamment importants pour qu'ils aient un impact réel dans notre existence et sur notre psychisme. Parmi ses actes, le pardon a une place remarquable car il condi-

tionne le devenir de nos relations humaines lorsque celles-ci suscitent des blessures. Or il est fréquent dans une relation humaine que nous nous blessions mutuellement, soit sans le faire exprès soit par la présence d'une trop grande dose d'égoïsme. Le pardon est alors ce qui permet de sauver la relation et de lui donner un nouveau départ. Voilà précisément ce que dit Hannah ARENDT :

« Si nous n'étions pardonnés, délivrés des conséquences de ce que nous avons fait, notre capacité d'agir serait comme enfermée dans un acte unique dont nous ne pourrions jamais nous relever ; nous resterions à jamais victimes des conséquences, pareils à l'apprenti sorcier qui, faute de formule magique, ne pouvait briser le charme. »

CDM, pp. 302-303.

Elle ajoute aussi :

« La meilleure preuve peut-être qu'il existe entre agir et pardonner des liens aussi étroits qu'entre faire et détruire vient de cet aspect du pardon, où la suppression de ce qui a été fait paraît témoigner du même caractère de révélation que l'acte lui-même. Le pardon, avec la relation qu'il établit, est toujours une affaire éminemment personnelle (bien que non pas nécessairement individuelle ou privée) dans laquelle on pardonne *ce qui* a été commis par égard pour *celui qui* l'a commis. Cela aussi JÉSUS l'a nettement marqué (« Ses nombreux péchés lui sont pardonnés puisqu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour »), et c'est pourquoi l'on pense communément que l'amour seul a le pouvoir de pardonner. Car l'amour, phénomène très rare, il est vrai dans la vie humaine, possède un pouvoir de révélation sans égal de même qu'une perception inégalée pour voir se dévoiler le *qui* : c'est que précisément il se désintéresse, au point d'être totalement absent-du-monde, de *ce que* peut être la personne aimée, de ses qualités et défauts comme de ses succès, manquements ou transgressions. L'amour en raison de sa passion, détruit l'entre-deux qui nous rapproche et nous sépare d'autrui. Tant que dure son enchantement, le seul entre-deux qui puisse s'insérer entre deux amants est l'enfant, produit de l'amour. »

CDM, p. 308.

Elle distingue dans ces deux passages deux choses : le pardon reçu et le pardon donné. Elle montre bien le lien qui existe entre la puissance

d'accorder son pardon et la faculté d'aimer. Le problème c'est qu'elle ne semble pas avoir lu Max SCHELER et ce qu'il dit sur l'amour chrétien, la charité. Elle semble donc confondre la charité avec l'amour passionnel qui sont cependant deux choses très différentes. Ce dernier texte a cependant le mérite de mettre en évidence l'importance de l'amour dans le pardon, et aussi l'importance du rôle de l'enfant dans l'amour des parents. Je vous laisse réfléchir plus amplement à ce qu'elle dit en lisant la suite de ce texte directement dans son œuvre.

7.4 Les conseils de Jean MONBOURQUETTE

Jusqu'ici nous avons vu l'importance des actes de pardon pour guérir des ressentiments et des émotions qui vont avec. Cependant, cela a surtout été abordé d'un point de vue conceptuel et théorique, le plus important étant d'être capable de mettre en pratique dans nos vies ce que nous avons désigné comme étant le véritable pardon. C'est pourquoi, il me semblait important de vous apporter un chemin possible de mise en pratique avec le psychologue québécois Jean MONBOURQUETTE qui a la particularité d'être aussi prêtre catholique.

En effet, il distingue 12 étapes dans le processus de mise en œuvre du pardon. Nous pouvons tous constater, qu'il est parfois difficile de pardonner à quelqu'un qui nous a profondément blessé, et que parfois c'est même impossible. Les étapes qu'il propose permettent alors d'avancer vers le pardon, même si dans certains cas il reste impossible de toutes les réaliser. Cela permet au moins de diminuer la pression du ressentiment sur notre conscience et notre vie. Voici ce qu'il dit quand il commente ce cheminement intérieur :

« Ce ne sont pas des recettes infaillibles, mais des balises sur le chemin d'un pèlerinage intérieur. »

Jean MONBOURQUETTE, *Comment pardonner ? Pardonner pour guérir. Guérir pour pardonner*, Ottawa, Novalis et Le Centurion, 1992.

Voici les 12 étapes qu'il nous donne :

1. Décider de ne pas se venger et de cesser les gestes qui offensent ;
2. Reconnaître sa blessure et sa fragilité intérieure ;
3. Partager sa blessure avec quelqu'un ;
4. Bien identifier sa perte pour en faire le deuil ;
5. Accepter sa colère et son envie de se venger ;
6. Se pardonner à soi-même : d'éprouver de la colère et du désir de vengeance, de ne pas avoir su anticiper et éviter la blessure, etc.
7. Commencer à comprendre son offenseur ;

8. Trouver le sens que cette blessure a pris maintenant dans sa vie ;
9. Se savoir digne de pardon et déjà grâcié⁴ ;
10. Cesser de s'acharner à vouloir pardonner : accepter sa difficulté à le faire et arrêter de se focaliser dessus ;
11. S'ouvrir à la grâce de pardonner⁵ ;
12. Décider de mettre fin à la relation ou de la renouveler.

4. Cela demande peut-être de croire en l'amour de Dieu le père, en la résurrection du Fils et en l'action de l'Esprit Saint, ce n'est pas donné à tout le monde, semble-t-il. Peut-être que le fait d'avoir été profondément aimé dans sa vie, d'avoir déjà été pardonné par ces personnes qui nous aimaient, suffit aussi. . .

5. Cela suppose l'action de l'Esprit Saint, donc de croire suffisamment en lui pour oser lui demander son aide. J'imagine que ceux qui ne croient pas en l'action de l'Esprit Saint, peuvent aussi en bénéficier. . .